

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, \$1 0 0; Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, \$1 0 0; Aux deux publications réunies, \$1 10 0.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

HISTORIENS MODERNES

DE LA

FRANCE.

M. Thiers.

(Suite.)

Homme pratique, voilà donc M. Thiers qui, pour mieux l'être, fait le spéculatif par moments ; on croirait à de certains jours avoir affaire à un pur métaphysicien constitutionnel ; il se retranche dans les questions de forme et de théorie du gouvernement représentatif, sachant bien que c'est là, dans le cas présent, l'arme immédiate. Sous l'air de reprendre et de professer Delolme, il est aussi révolutionnaire qu'il le faut.

L'habileté était de dire qu'on ne l'était pas ; la vérité et l'honnêteté étaient de ne l'être que dans la mesure nécessaire, inévitable. Tandis que des hommes de l'opposition, en cela peu politiques (Benjamin Constant, par exemple), voulaient essayer, à la discussion, de faire réduire les services publics, M. Thiers conseillait, au contraire, le réjet pur et simple du budget ; « ne pas affaiblir le gouvernement, le changer de mains. » La théorie que soutient constamment le National était celle-ci : « Il n'y a plus de révolution possible en France, la révolution est passée ; il n'y a plus qu'un accident. Qu'est-ce qu'un accident ? Changer les personnes sans les choses. » Ce que nous résumons en ces termes se lit avec très peu d'adolescentisme en dix ou vingt endroits du National :

« Nous ne savons pas l'avenir, disait M. Thiers dans le numéro du 29 janvier, nous ne savons que le passé ; mais, puisqu'on cite toujours le passé, ne pourrait-on pas citer plus juste ? On rappelle tous les jours l'échafaud de Charles Ier, de Louis XVI. Dans ces deux révolutions qu'on cite, une seule est entièrement accomplie, c'est la révolution anglaise. La nôtre l'est peut-être, mais nous l'ignorons encore. Or, dans cette révolution anglaise, que nous connaissons tout entière, y eut-il deux soulèvements populaires ? Non, sans doute. La nation anglaise se souleva une première fois, et la seconde, elle se soumit à la plus avilissante oppression, elle laissa mourir Sidney et Russell, elle laissa attaquer ses institutions, ses libertés, ses croyances ; mais elle se détacha de ceux qui lui faisaient tous ces maux. Et quand Jacques II, après avoir éloigné ses amis de toutes les opinions et de toutes les époques, se trouva isolé au milieu de la nation morte et silencieuse ; quand éperdu, effrayé de sa solitude, ce prince qui était bon soldat, bon officier, prit la fuite, personne ne l'attaqua, ne le poursuivit, ne lui fit une offense ; on le laissa fuir en le plaignant.

« Il est donc vrai que les peuples ne se révoltent pas deux fois ! »

M. Nizet, insistant sur le même rapprochement historique, écrivait le 12 février : « Elle (la nation anglaise) fit donc une simple modification de personnes en 1688, pour compléter une révolution de principes opérée en 1640, et elle plaça sur un trône tout fait une famille qui avait la foi nouvelle. L'Angleterre fut si peu révolutionnaire à cette époque, que, respectant, autant qu'il se pouvait, le droit antique, elle choisit la famille la plus proche parente du prince déchu. »

« Tout ceci visait de près à la prophétie. Comme si ce n'était pas assez clair, la Quotidienne, irritée, posait là-dessus au National plusieurs questions insidieuses, auxquelles M. Thiers répondait fort agréablement le 14 février ; il repoussait toujours cette idée d'une révolution à la façon de 89 :

« Un autre motif nous portait à repousser l'idée d'une pareille répétition : c'est la gravité de l'événement. Une révolution est une chose si terrible, quoique si grande, qu'il vaut la peine de se demander si le ciel vous en destine une. Examinant sérieusement la chose, nous nous sommes dit qu'il n'y avait plus de Bastille à prendre, plus de trois ordres à confondre, plus de nuit du 4 août à faire, plus rien qu'une charte à exécuter avec franchise, et des ministres à renverser en vertu de cette charte. Ce n'est pas là sans doute une besogne bien facile, mais enfin elle n'a rien de sanglant, elle est toute légale ; et bien aveugles, bien coupables seraient ceux qui lui donneraient les caractères sinistres qu'elle n'a pas aujourd'hui. »

Le 19 février, il allait plus loin et se découvrait davantage :

« La France, oserait-il dire, doit être bien désolée de ces personnes : elle a aimé le génie, et elle a vu ce qui a coûté cette amour ! Des vertus simples, modestes, solides, qu'une bonne éducation peut toujours assurer chez

l'héritier du trône, qu'un pouvoir limité ne saurait gêner, voilà ce qu'il faut à la France ! voilà ce qu'elle souhaite (1), et cela encore pour la dignité du trône, beaucoup plus que pour elle ; car le pays avec ses institutions bien comprises et pratiquées n'a rien à craindre de qui que ce soit.

« La question est donc uniquement dans les choses. Elle pourrait être un jour dans les personnes, mais par la faute de ces dernières. Le système est indifférent pour les personnes ; mais, si elles n'étaient pas indifférentes pour le système, si elles le haïssaient, l'attaquaient, alors la question deviendrait question de choses et de personnes à la fois. Mais ce seraient les personnes qui l'auraient posée elles-mêmes. »

Cet article du 19 février et un autre de Carrel du jour précédent fournissent matière à un procès et à une condamnation, qui ne ralentissent en rien l'audace polémique du National. On était lancé ; il n'y avait plus ni repos ni trêve, et il faut avouer que si, par impossible, le ministère avait en la veillesse de renoncer à son coup d'état, il en eût été fort empêché par le harcèlement même et le défi de ces sommations incessantes. Tous les matins, surtout à dater du mois de juillet, le National agit, discute avec sang-froid et retourne sous toutes les faces cette hypothèse imminente du coup d'état ; sera-t-il remis après les premières discussions avec la chambre ? Aura-t-il lieu avant la convocation ? Sera-ce demain ? ou bien ne sera-ce que dans six semaines ! Tous les matins, on a ainsi des nouvelles du coup d'état ; c'est un coup de cloche perpétuel, assourdissant ; c'est le cauchemar du ministère, c'est l'abîme qu'on lui montre toujours ouvert sous ses pas. Il y avait de quoi jeter hors des gonds de moins pauvres têtes, de quoi pousser de guerre lasse tout ce triste cabinet, ainsi enfoncé sous élé dans la charte, à sauter en effet par la fenêtre, non pas seul, hélas ! mais avec sa dynastie.

Je suis à la fin de ce siège de sept mois terminé par un véritable assaut ; j'en ai hâte, car, après tout, je ne veux pas franchir d'un pas en politique le seuil de juillet 1830. Un mot seulement sur le dernier acte qui couronne chez M. Thiers le journaliste, je veux dire la protestation du 27 juillet.

Les ordonnances avaient paru le 26 au matin ; dans la journée on se réunit au National, dont les salons élégants et vastes s'offraient commodément rue Neuve-Saint-Marc ; c'étaient les journalistes de l'opposition, du Constitutionnel, du Courrier, du Temps, du Globe, etc., qui se trouvaient là, et aussi quelques députés qui sortaient de chez M. Dupin. Dans cette réunion, la part et l'influence de M. Thiers furent très nettes, très décidées. Sans prétendre diminuer le rôle de personne, je résumerai le sien en peu de mots quand au sens et au mouvement, sinon par les paroles mêmes : « Eh bien ! qu'allez-vous faire ?... de l'opposition dans les journaux, des articles ?... Allons donc ! il faut un acte. — Et qu'entendez-vous par acte ? — Un signal de désobéissance à une loi qui n'en est pas une ; une protestation. — Eh bien ! faites-la. — On nomme, en conséquence, une commission composée de MM. Chatelet, Cauchois-Lemaire et Thiers. Ce fut lui-même qui rédigea la protestation ; il y mit l'idée essentielle : « Les écrivains des journaux, appelés les premiers à obéir, doivent donner l'exemple de la résistance. » Là était le signal. Cela fait et approuvé, quelques-uns dirent : « Bon ! nous mettrons la protestation comme article dans nos journaux. » « Non pas, il faut des noms au bas, répondit le rédacteur, il faut des têtes au bas. » Une assez longue discussion s'en suivit avant d'obtenir toutes les signatures, mais la plupart s'étaient empressés généreusement.

Cet acte de protestation, rédigé en ce sens, est le dernier mot très précis, très sagace et à la fois très résolu de toute la polémique du National, et de la carrière de M. Thiers en tant que journaliste d'opposition. Sa conduite, en ces grands moments décisifs, du 26 au 31 juillet, peut se résumer en deux traits : il contribua plus que personne à l'acte initial (la protestation), et autant que personne à l'acte final (Orléans). Le détail de ces journées, leur lendemain, et la carrière aussitôt commençante de l'homme de gouvernement, ne nous concernent plus ici, et sortent de notre portée dans cette simple esquisse littéraire que nous essayons.

Puisque nous en sommes à remémorer ces souvenirs du National, il y a pourtant quelque chose à dire sur la littérature proprement dite et sur la place qu'elle tint dans ce journal influent. Elle n'y joua jamais qu'un rôle assez secondaire. Malgré l'excellence des plumes politiques, malgré la distinction de quelques collaborateurs littéraires, tels que Mérimée, Peisse, la critique fine, la culture délicate eut peu d'accueil et d'accès ; la poésie surtout s'y trouva

presque toujours traitée avec rigueur et un peu rudoyée comme dans un camp. Les esprits nets, précis, applicables, de ce groupe historique, répugnaient à des tentatives modernes dont les résultats n'étaient point assez dégagés sans doute, mais qui auraient peut-être mérité dans le détail attention et indulgence. Carrel menait Hernani (2) avec un surcroît de logique et une verve de séve qui n'avait pas encore trouvé son issue. En général, le ton du journal, à cet endroit littéraire, était chagrin, et la mauvaise humeur dominait.

M. Thiers, lui, n'en eut jamais. Naturellement passionné pour le grand et le simple, amoureux de ses propres études et vivant dans l'abandon des pensées, il ne s'occupait guère de ces tentatives d'attente qui remuaient, plus qu'il ne le croyait, des intelligences sérieuses ; et si, à la rencontre, son regard venait à s'y arrêter, il y opposait aussitôt un tel idéal de simplicité et de pureté, que les contemporains le plus souvent n'avaient rien à faire en comparaison. En une seule circonstance, il sortit de son indifférence habituelle à cet égard, et fit une éclatante exception pour M. de Lamartine. Tous deux bienveillants d'imagination et optimistes par nature, tous deux larges, faciles de talent, également alors ennemis de l'affectation, et tout au plus négligés, ils n'étaient pas, au milieu de leurs nombreuses différences, sans quelque rapport d'inclination et de manière. Le célèbre poète, après une longue absence, était revenu se fixer à Paris au commencement de 1830 ; il publiait ses Harmonies poétiques, et obtenait place enfin à l'Académie française. M. Thiers en prit occasion pour de gracieuses avances ; il voulut rendre compte lui-même, dans le National, de la séance de réception et de la publication des Harmonies. Dans l'un et l'autre article (3), il s'exprimait sauf de légères réserves, sur le ton de l'admiration et de l'attrait. Cet attrait alors était réciproque ; ces deux grands esprits, partis de deux rivages opposés, se traitaient comme des hôtes d'un jour qui se font fête et qui s'honorent. On a vu par degrés cette bonne harmonie s'altérer, à mesure que le poète s'est senti devenir un politique, et depuis qu'il a son drapeau sur la même rive.

SAINT-EUVE.

—Revue des deux Mondes.

(A continuer.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

D'HERVILLE.

Discours prononcé devant le Club de la Chambre Étoilée.

MESSIEURS,

Dans un petit coin d'une des cinq parties du monde, sans un terre ignoré de bien des passans, il est un tombeau remarquable, sans aucun doute, par l'indifférence que lui porte le peuple de cette contrée lointaine, mais qui demande un cœur canadien des souvenirs et des regrets pour celui qu'il renferme. Depuis cette perte douloureuse, la patrie, souvent vêtue de deuil, a vu bien des orages se former et grondar au-dessus d'elle. Les uns ont été dissipés ; mais les autres ont fait éclater leurs foudres qui renouaient le deuil, la dévastation et la mort. Oh ! que n'avait-elle alors, cette mère désolée, des fils aussi intrépides que le preux chevalier dont la mémoire sacrée fera toujours vibrer dans les cœurs canadiens l'hymne de l'admiration et de la reconnaissance !... Mais je me trompe, messieurs ; car, quand la tourmente de 1812 fit entendre le sourd mugissement de sa voix dévastatrice, on vit un second Léonidas la comprimer et lui imposer silence sur les plaines de Chatham, par la bravoure et le courage des 300 Spartiates-Canadiens. Quand, plus tard, le bel horizon de la Nouvelle-France commença à devenir sombre et que, peu à peu, il se fit chargé en une atmosphère lourde et écrasante ; quand Albion, provoquée par les sujets de sa plus belle colonie, menaça de rider son front sévère, et de faire sentir la pesanteur de son bras puissant ; alors, le vaillant Nelson, l'intrepide Chénier, et plusieurs autres dignes fils de la patrie, firent voir qu'ils avaient hérité du mâle courage du héros que j'essie de préconiser. Mais ici, messieurs, je ne voudrais pas couvrir des places qui ont saigné abondamment et qui commencent à se cicatriser ; car je sais que le souvenir de '37 est encore vivace dans les cœurs canadiens. Chassons donc de notre esprit de si tristes souvenirs, et transportons-nous à une autre époque pour admirer les exploits du canadien qui a fait le plus d'honneur à sa patrie ; de cet homme qui n'a pas encore eu d'égal dans l'histoire de notre jeune pays.

Vous me prévenez, sans doute, messieurs, dans l'application que je veux faire de ces paroles de mon préambule, et il n'y a personne

(2) 8, 24 et 29 mars.

(3) 3 avril et 21 juin.

qui ne connaisse, qui n'ait déjà prononcé le nom du brave et illustre canadien d'HERVILLE.

Il est un âge dans la vie où les actions, souvent dignes de remarque, passent inaperçues aux yeux de ceux qui en sont témoins ; telles furent les premières années de notre héros. D'abord enveloppées du nuage de l'oubli, elles reparurent plus tard radieuses et éclatantes de gloire. Cependant, il est à regretter qu'un si grand nom n'ait pas eu d'admireurs lors de son inscription dans les annales guerrières du Canada. Faute de documents convenables, je ne ferai qu'esquisser bien rapidement les faits à jamais mémorables qui illustrent le vainqueur canadien.

Brûlant du désir de prêter son bras vigoureux à la cause de ses compatriotes, d'Herville n'attend pas que la mère-patrie sollicite son appui. Il s'offre comme volontaire dans une petite troupe accordée par M. de Denouville aux intéressés de la Compagnie du Nord, qui veulent reprendre un fort dont se sont emparés les anglais à la Baie d'Hudson. Quatre-vingts canadiens, commandés par le chevalier de Troye, quittent l'ancienne capitale du Canada en mars 1686, et le 21 juin leurs pieds agiles foulent le sol de la victoire. Impatients, ils oublient les fatigues de la route, et demandent une action immédiate. Telle est l'ardeur du canadien ; il commande la victoire de marcher sur ses pas, et s'oublie soi-même, il ne pense qu'à sa valeur impétueuse. Tandis que le chevalier de Troye attaque Mousipi, d'Herville, accompagné de neuf braves, saute dans une de ces frêles embarcations qui semblent plutôt destinées à hercer les génies des ondes qu'à transporter des guerriers. Les légères avirons fendent en cadence l'onde écumeuse. On voit leur rapide canot tantôt suspendu à la cime d'une vague, tantôt disparaître entre deux houles qui s'humilient et leur creusent un bécane liquide. Ils arrivent bientôt à un bâtiment monté par le commandant de la Baie d'Hudson et par treize guerriers. Le combat ne se fait pas attendre. En un instant, d'Herville disperse les ennemis et se rend maître du bâtiment.

En 1689, les anglais font une tentative sur le fort Ste. Anne ; mais ils rencontrent le bras robuste d'Herville, qui les harcèle tantôt dans une petite île où ils s'étaient campés, tantôt sur leurs navires pris dans les glaces. Vainqueur de tous les obstacles que lui oppose la nature bizarre de ces lieux, il repousse les ennemis avec perte, leur prend un bâtiment richement chargé et livre Charlestown à la proie des flammes. Il fait voile ensuite pour Québec où il arrive heureusement le 25 Octobre.

En 1694, l'infatigable d'Herville, accompagné de son frère Sévigny, dirigea de nouveau sa marche victorieuse vers la Baie d'Hudson. Il est retenu par les glaces pendant un mois près du fort Nelson. Il n'y a que 120 canadiens. Mais ce ne peuvent le courage et la valeur excités par l'exemple d'un général habile et toujours vainqueur ? Les canadiens sautent, voltigent pour ainsi dire, de glaçons en glaçons, et d'Herville, ayant surmonté la rigueur des frimats et la difficulté des glaces, se rend maître du fort par capitulation et le nomme le fort Bourbon.

Tandis que M. de Frontenac fait subir aux belliqueux iroquois le juste châtiment de leurs continuelles révoltes, d'Herville enlève aux anglais un vaisseau de 24 canons sans perdre un seul de ses braves, et après une tactique dans laquelle il déploie toutes les ressources de son génie vraiment militaire, il s'empare par capitulation du fort de Penikese.

De l'Académie notre héros qui ne peut rester en repos quand il a des lauriers à cueillir, se rend à Plaisance, en Terre-Neuve. Des altercations s'élevèrent alors entre lui et M. de Brouillon, son compagnon d'armes par rapport au commandement. D'Herville veut commander exclusivement les canadiens ; Brouillon s'y oppose. Le chevalier demande à se retirer. Mais les canadiens, toujours vainqueurs sous son étendard, s'écrient : « Nous ne connaissons pas d'autre chef ; nous nous sommes enrôlés à condition que nous aurions d'Herville à notre tête. » Ces braves canadiens, a dit un historien, étaient la 10e légion qui ne combattait que sous la conduite de César, et à la tête de laquelle César était invincible. Après neuf jours d'une marche extraordinairement difficile, d'Herville arrive victorieux à un poste appelé Forillon, d'où il chasse les ennemis. Il se rend ensuite à la Baie de Toulouze, ayant à livrer des combats à chaque instant pendant la route, et attaquer les ennemis par les bois. Accompagné de sept hommes seulement, il prend les devans pour s'emparer d'une haute tour qu'occupent les anglais. Il les conduit dans un petit hâvre d'où ils étaient sortis, passe une rivière très rapide, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, les force dans une espèce de retranchement et se rend maître du hâvre. Les ennemis eurent 36 hommes de tués ; d'Herville ne perdit qu'un seul homme. Il livre un autre combat où 50 ennemis restent sur la place ; suivi d'un petit nombre de canadiens des plus alertes il poursuit les fuyards l'épée dans les reins, et les mène tambour-léchant jusqu'à St. Jean. Dans l'espace d'un quart d'heure, d'Herville s'empare de deux redoutes, fait 33

prisonniers et prend enfin le fort par capitulation. Dans deux mois il se rend maître de toutes les possessions anglaises dans l'île, excepté Bonowista et Carbonnière. Il aimait trop sa garde canadienne pour l'opposer à des places si supérieures en force. D'ailleurs cette petite troupe de gens attachés à sa fortune, marchant sur la neige et presque toujours dans des chemins impraticables à tout autre qu'à des canadiens et des sauvages, ne pouvait porter que leurs épées et leurs fusils, avec ce qu'il fallait de vivres pour ne pas mourir de faim.

Dans cette expédition, notre jeune canadien donna des preuves non équivoques de sa valeur guerrière. Dans la chaleur du combat, d'Herville semble se multiplier ; on le voit partout où il y a plus de danger à courir et de fatigues à essayer. Mais suivons encore un instant notre héros et voyons-le cueillir de nouveaux lauriers dans les glaces de la Baie d'Hudson.

Arrivé dans ces parages, il se trouve au milieu des glaces flottantes qui lui font perdre deux de ses bâtiments. Il ne lui reste plus que le Pelican, vaisseau de 50 canons. Il se bat cependant contre un vaisseau anglais supérieur au sien, et deux frégates de 32 canons. Va-t-il succomber dans une lutte si inégale ? Voyons-le messieurs ; le génie militaire dirige son rapide vaisseau qui avance, recule, avance encore, croise, fuit avec ses niles de neige. Voyez flotter l'étendard canadien. « Compagnons, s'écrie d'Herville, c'est à vous de soutenir l'honneur des armes françaises et canadiennes ; les lauriers s'inclinent devant vous, désirez recueillir vos fronts victorieux. » L'onde frémit ; il arrive sur les ennemis avec une intrépidité qui les étourne. Le combat s'engage. La victoire est longtemps incertaine. Elle se déclare enfin pour d'Herville qui coule à fond le premier bâtiment, s'empare d'une des frégates, et oblige l'autre à prendre la fuite. C'est ainsi que le héros canadien soumet, au milieu des brames épaisses, des frimats et des glaces, tout le territoire de la Baie d'Hudson.

Après cette glorieuse campagne, d'Herville a de nouveaux moyens de servir sa patrie et la métropole. Mais, messieurs, ayant entrepris de vous parler que de ses exploits militaires, je laisse à un autre le plaisir de vous dire ses nombreux établissemens et ses diverses découvertes ; seulement, je dirai en un mot, les principaux lieux où notre héros laissa quelques traces de son passage.

Après son dernier voyage en France, il s'embarque à Larochelelle le 17 Octobre 1698. Il mouille au Cap Français à St. Domingue, se porte vers la baie de Pensacola, reconnaît la baie de la Mobile, l'île Dauphine, la rivière de Pascagoula, la baie de Biloxi et y érige un fort.

Le 22 mars 1699 il arrive à l'embouchure du Mississippi dont il remonte le cours dans de légères embarcations, y batit un fort, atteint les lacs Maucopus et Pont-Chartrain, revient à la baie de Biloxi, y érige un nouveau fort, qui fut pendant quelques années le centre des établissemens français de la Louisiane, fut construit le fort de la Balize, et marque la place d'un troisième fort dans le pays des Natchez, où l'on présume qu'il termina sa course triomphale.

Tels sont les principaux exploits qui ont illustré le dévancier de Shelby. Ici, messieurs, sortons du cercle de la vieille Europe et reconnaissons, disons avec gloire que les hommes en Canada ne sont pas plus petits qu'ailleurs. Et pourquoi en serait-il autrement ? Le sol canadien serait-il stérile en hommes dignes de passer à la postérité ?... O Canada ! patrie trop malheureuse ! quand tu revêts ton manteau de deuil, et qu'enveloppée de cet uniforme qui malheureusement t'est devenu si familier, tu repasses dans ton esprit tous les malheurs qui ont déjà sillonné ton front virginal ; quand tu portes ton triste regard sur ces hommes qui ont cherché à te déchirer le sein ; oh ! alors, sans doute, tu déplores bien vivement la perte de ton plus brave et plus affectionné citoyen.

Et puis, tu n'as pas la consolation de posséder ses précieuses dépouilles, puisque le souffle impétueux des tourmentes a fait tomber, dans son impitoyable ravage, sur une plage étrangère, cette noble poussière qui a mérité de faire vibrer le loth du roi des littérateurs. Mais tu peux, O Canada ! t'enorgueillir d'avoir eu pour défenseur un de ces hommes célèbres qui ne paraissent qu'à certaines époques dans l'histoire. Oui, messieurs, nous pouvons dire que si d'Herville eût eu un théâtre plus vaste pour déployer sa valeur, son nom eût été inscrit parmi ceux qui attirent l'admiration de la postérité. Mais, quoiqu'il en soit, le héros canadien occupera toujours un rang distingué dans les annales de notre pays, et le souvenir de sa bravoure, de son intrépidité et de ses vertus, fera battre d'un noble orgueil le cœur de ses compatriotes ; et lui causeront ces émotions profondes qui sont un besoin de l'homme, ces émotions qui, suivant un grand poète, réveillent les facultés assoupies, descendent sur l'âme comme un torrent, lui rendent le ressort et l'enivrent de bonheur.

H. M.